

La pauvre femme

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 43

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 25 octobre 1913 : Nos vignerons. — Boutade. — Un homme attendu (J. M.). — La révolution vaudoise jugée du Gros de Vaud (A. suivre). — Boutade. — Le tapageillon de La Vallée (Marc à Louis). — Boutade. — Les évasions en 1805. — Boutade. — Dumas aux arêts.

Nos vignerons.

Nos vignerons voient venir l'hiver avec anxiété. Ils ont fait des vendanges de misère. Sur leurs pauvres vignes se sont abattues toutes les plaies possibles : après les désastreuses gelées du milieu d'avril, ç'a été le mildiou, puis l'oïdium, puis le ver de la grappe et enfin les guêpes et les étourneaux. En beaucoup de parquets, on n'a pu que grappillonner : la récolte tenait tout entière dans un corbillon. Si encore les vendanges précédentes avaient permis de mettre quelques pièces d'or à la caisse d'épargne ou dans les pions de bas ! Mais — 1911 à part — voici cinq années que le produit du vignoble ne couvre pas les frais de culture. Cinq années ! Se représente-t-on la détresse du petit propriétaire qui pour vivre n'a que sa vigne ? Et dire que ces braves gens sont si profondément résignés qu'ils ne crient pas même à l'aide ! Mais il ne sera pas dit que leurs concitoyens plus à l'aise ne fassent rien pour eux. Déjà plusieurs journaux de notre canton ont ouvert une souscription. A leur exemple, le *Conteur vaudois* fait appel aux bons sentiments de ses lecteurs. Tout lui dit que ce ne sera pas en vain. Aussi bien, quand on a le cœur à la bonne place, être secourable n'est-ce pas tout plaisir ? Et cela coûte si peu ! Il ne s'agit que de renoncer pour une fois à quelque friandise, à un spectacle, à un voyage d'agrément. Renonçons-y gaîment, chers amis, en faveur de ceux qui depuis si longtemps se privent de tout. Ainsi fait le *Conteur* en ouvrant aujourd'hui sa liste de souscription.

Il recevra avec reconnaissance les dons les plus minimes.

Prière de les déposer au magasin de M. Emile Monnet, négociant, rue de la Louve, Lausanne, ou de les envoyer par mandat postal à la même adresse.

Souscription pour les vignerons dans le besoin.

Rédaction du *Conteur vaudois*... Fr. 20. —

La pauvre femme. — Enfant désagréable ! disait une mère à son garçon, un jeune chenaupan. Avec tout le mauvais sang que tu me donnes, je ne vivrai jamais jusqu'à la fin de mes jours !...

UN HOMME ATTENDU

MONSIEUR, qui fait partie du comité politique de son quartier, a dû sortir plusieurs soirs de suite. Il faut préparer les élections prochaines, car les adversaires sont ardents. De plus, il y a eu la partie de cartes avec les amis et mille autres choses encore.

Madame n'est pas contente du tout de ces perpétuelles sorties de Monsieur, qui la laisse dans un triste isolement. Le premier soir, le second, le troisième, Madame n'a rien dit. Le quatrième soir, elle a hasardé une observation ; le cinquième, elle a fait la moue ; le sixième, elle a murmuré ; le septième, elle a éclaté. Toute la semaine y avait passé.

Aussi, Monsieur, qui n'est pas méchant et n'aime pas à contrarier sa femme — même il la craint un peu — a jugé bon de ne pas riposter. Il a bien, d'ailleurs, le sentiment que les torts sont à lui.

Mais, le lendemain même de l'orage conjugal, il y avait, le soir, une nouvelle séance de comité, à laquelle il était fort difficile, pour ne pas dire impossible, à Monsieur de ne pas assister. Comment faire ?

Madame a boudé la journée durant. Le ciel conjugal est chargé de nuages ; de nuages à foudre. A la moindre velléité d'indépendance, c'est l'orage, plus fort encore peut-être que celui de la veille.

Le souper est terminé. Madame a pris sa broderie et s'est installée près de la table. Monsieur, étalé dans un fauteuil, lit, ou plutôt semble lire le journal. En vérité, il trépigne d'impatience de s'en aller ; il sent qu'au comité, là-bas, on va l'attendre. L'heure de la séance approche. De temps en temps, Monsieur donne un coup-d'œil du côté de sa femme, qui en fait autant. Une fois même, leurs regards se sont rencontrés et... compris. Tous deux, un peu confus, ont aussitôt baissé les yeux, comme si de rien n'était.

Monsieur, dont les pensées sont ailleurs et qui ne s'est pas aperçu qu'il tenait son journal à l'envers, le pose brusquement sur un guéridon, se lève et arpente la chambre à grands pas.

Madame a deviné tout le drame qui se passe dans le crâne de Monsieur et les noirs projets qui s'y élaborent. Il lui plaît de les déjouer. Elle aura le pas sur la politique, sur les intérêts, pourtant sacrés, du parti.

— Mais, demande-t-elle, qu'as-tu donc à te promener ainsi dans la chambre comme un ours blanc dans sa cage ? C'est agaçant !

— Moi ? Mais je ne me promène pas.

— Ah ! non. Alors, que fais-tu ?

— Rien... rien... C'est mon souper qui ne passe pas.

— Ne sais-tu pas prendre un « canard ».

— Oui... oui... j'en prendrai un... plus tard.

— Je vais dire à Sophie de te préparer une tasse de camomille... (*Appelant*). Sophie !

— Mais non, mais non, tais-toi donc ! Je ne veux pas de camomilles... Ça va passer.

Monsieur s'est rassisi dans le fauteuil. Madame s'absorbe dans sa broderie. Silence prolongé.

Monsieur, qui suit avec anxiété la marche de l'aiguille sur le cadran et dans l'espoir d'une solution favorable :

— Il fait bien chaud, ici.

— Je ne trouve pas. Mais on peut ouvrir la fenêtre...

Monsieur ne bouge point. Ce n'est pas la fenêtre qu'il voudrait — elle est au quatrième — c'est la porte.

Madame, d'un ton aigre-doux :

— Ouvre donc la fenêtre, puisque tu étouffes !

— Non, ce n'est pas nécessaire. Qu'est-ce que l'air qui pénètre par une fenêtre !

— Ouvre-les donc toutes !

Nouveau silence. Cette fois, c'est Madame qui le rompt.

— Qu'attends-tu donc pour mettre tes pantouffes ?

— Oui... oui... je vais les mettre.

— Tu seras pourtant bien mieux que dans tes bottines. (*Appelant*.) Sophie, apportez, s'il vous plaît, les pantouffes de Monsieur !

La bonne vient avec les pantouffes et attend.

— Qu'attendez-vous donc là, Sophie ? questionne Monsieur.

— Tu es donc simple ! Elle attend tes bottines, pour les porter.

— Eh bien, allez seulement, Sophie, je les porterai moi-même au corridor.

— Mais non, mais non, quelle bêtise, la bonne est là pour ça !

Monsieur, qui n'a pas trouvé de moyen pour s'échapper, pousse un soupir, ôte ses bottines et chausse ses pantouffes. Il n'a cependant pas encore perdu tout espoir. On a bien vite renfilé ses bottines.

La bonne se dirige vers la porte. Madame la rappelle.

— Sophie, chauffez une « cruche » que vous mettrez dans le lit de Monsieur, n'est-ce pas.

Monsieur voit s'évanouir une à une ses espérances. Il intervient :

— Voyons, Hélène, qu'est-ce que cela signifie ; je ne veux pas de « cruche ».

— Mais oui ; c'est bien mieux. Sophie, faites ce que je vous ai dit, je vous prie.

— Oui, Madame.

Madame sort, suivie de la bonne.

Monsieur, se trouvant seul, a une lueur d'espoir. Il regarde la porte. Traverser le corridor sans être aperçu de Madame, impossible. Il regarde la fenêtre. Quatre étages ; décidément, c'est un peu haut. Découragé, désespéré, sinon résigné, il se laisse choir de nouveau dans son fauteuil.

Madame rentre :

— Je viens de préparer ton lit. Puisque tu n'es pas bien, il vaut mieux t'aller coucher. La « cruche » t'attend.

Monsieur, à bout d'expédients et d'espoir, vaincu, va se coucher.

Il est huit heures et demie. Et là-bas... au comité, on attend aussi... J. M.